

MA GRANDE DEFAITE

Par Madjid LEBANE

Je suis un soldat. Même si aujourd'hui je ne porte plus l'uniforme depuis longtemps, l'homme que je suis est né sur les champs de bataille. Sur un champ de bataille plus particulièrement. A cette époque j'étais un fier soldat des armées de l'empereur. L'oncle de notre simili souverain d'aujourd'hui...

Les troupes avançaient en ordre dispersé. Des petits groupes s'étaient formés au fur et à mesure du temps passé côte à côte dans les batailles et autour des feux de camps. Le plus souvent, les hommes se réunissaient par région ou par catégorie sociale. Les berrichons avec les berrichons, les paysans avec les paysans, et ainsi de suite.

Deux hommes marchaient à l'écart du reste des troupes. Ils n'avaient pas l'air aussi joyeux que la majorité de leurs compagnons qui s'attendaient à une grande victoire sous les ordres du maréchal Ney.

Ces deux compagnons d'armes ne craignaient pourtant pas la défaite. En réalité ils n'avaient que faire de la bataille qui s'annonçait. C'était la nostalgie qui brouillait leurs yeux.

– A quelle distance est-ce qu'on est de notre village ? Demanda Pierre.

– Trop près et trop loin. Répondit Charles.

Encore une de ces réponses dont il était le spécialiste. Au village, seul le curé semblait comprendre et goûter de telles phrases. A tel point qu'il avait passé toute l'enfance de Charles à essayer de convaincre les parents du petit paysan d'envoyer leur fils dans une école de curés. Le séminaire qu'ils appellent ça.

Les parents de Charles avaient toujours refusé. Ils avaient de la religion mais ils avaient aussi porté la cocarde et auraient eut l'impression de trahir quelque chose s'ils avaient nourrit un homme d'église en leur sein.

Charles n'étant pas curé et ne sachant qu'à peine lire et écrire il lui fallait des réponses plus claires.

– Je ne comprends rien à ce que tu dis. On est loin ou pas ?

– On lest trop loin pour rentrer mais la distance vient de notre uniforme. Sans lui nous pourrions souper chez nous ce soir.

– Là je comprends.

Ce n'était pas tout à fait vrai mais, avec les années, Pierre avait appris à faire avec une compréhension partielle de son meilleur ami. Charles n'était pas dupe mais il ne l'aurait jamais dit à celui qu'il considérait comme son seul véritable frère. Contrairement à ceux qui partageaient son sang ce frère choisi ne s'était jamais amusé à le faire rouler dans les orties après l'avoir déshabillé et autres « farces » que ses aînés affectionnaient tant.

Les feux étaient nombreux dans la plaine. Les mois de février sont rarement cléments dans la région champenoise.

Les rumeurs annonçaient la bataille pour le lendemain. Les prussiens n'étaient pas loin. On pouvait presque voir la lumière de leurs propres feux de camps.

Toujours à l'écart, Pierre et Charles discutaient.

– Pourquoi ne veux-tu jamais répondre à cette question ? Insistait Pierre.

– Pourquoi la réponse que je te donne ne te convient-elle jamais ? Répondait Charles.

C'était la même conversation avant presque toutes les batailles. Pierre voulait savoir pourquoi Charles avait signé ce foutu contrat quand le sergent recruteur était venu au village.

Lui-même l'avait fait par dépit amoureux mais il ne comprenait pas pourquoi son ami l'avait accompagné.

– Tu aurais pu devenir quelqu'un de bien, instituteur ou même travailler chez un notaire et monter à la capitale. Pourquoi risquer une peau qui vaut plus que la nôtre dans ces batailles.

– Parce que j'ai eu envie de vivre une grande aventure avant d'aller me cacher derrière des papiers. Savoir le prix de la vie pour ne pas l'oublier quand je serai, comme tu dis, quelqu'un de bien. Et puis je n'allais pas te laisser devenir le seul héros de la guerre de notre village. Avec toutes les jeunes filles qui vont espérer que tu leur compte fleurette il te faudra un coup de main. T'as beau être grand et fort tu

ne pèseras pas lourd devant une armée de jeunes pucelles lancées à la chasse au mari.

– Tu sais bien qu’une seule m’intéresse et qu’elle n’a d’yeux que pour un autre... Je crois.

– Tiens. Tu as changé d’avis.

– Tu sais que ma tête tourne moins vite que la tienne. Elle m’a dit qu’elle en aimait un autre mais elle était là le jour de notre départ et je suis certain de l’avoir vu pleurer. Maintenant je me dis qu’elle voulait tester mon amour pour elle. Si elle m’aime crois-tu qu’elle m’attendra pendant les six années que je vais passer avec ce fusil ?

– Qui sais ce que la vie peut nous réserver comme surprise. Mais même si elle désire attendre son père ne sera pas du même avis tu sais. Alors garde-toi de trop rêver. Quand nous rendront nos fusils et nos bottes le fils de Louison et Jacques commencera à aider ses parents pour ramasser les patates. Beaucoup de choses auront changés et nous aussi. C’est peut-être toi qui auras oublié la belle Anne.

– Impossible.

La bataille avait commencé depuis plusieurs heures. Les choix tactiques des armées napoléoniennes avaient encore été les bons. Les Prussiens avaient été pris à revers et leur arrière garde avait bien du mal à résister à l’avance de l’armée Française.

Il y avait peu de corps à corps dans les batailles tactiques comme celle-ci. Au plus près de l’ennemi on était à portée de fusils, soit quelques dizaines de pas et les fusils français faisaient mouche plus souvent que ceux des prussiens.

Quelques escarmouches opposèrent tout de même des groupes de soldats des deux camps. Une trop grande proximité physique, le manque de temps pour recharger les fusils. Bref, la baïonnette et le sabre devenaient les seules solutions valables.

Charles et Pierre se trouvèrent dans l’une de ces escarmouches. Ils faisaient partie d’un petit groupe de soldats qui croisa un groupe plus important d’hommes de l’armée Russe qui devaient fuir devant la supériorité des armées Napoléoniennes. Le petit groupe portait le mauvais uniforme et ils durent combattre pour tenter de sauver leurs vies.

Pierre et Charles furent tout deux blessés et ne durent leur survie qu'à l'arrivée, heureuse, des troupes françaises lancées à la poursuite des soldats russes.

Cette bataille fut une victoire pour Napoléon et le soir même tous les soldats fêtaient comme il se doit l'évènement.

En tout cas, ceux qui pouvaient encore faire la fête.

Charles et Pierre ne participaient pas à la fête. Ils étaient dans ce qui faisait office d'infirmierie. Un petit camp avait été monté à l'écart, pour que les autres soldats n'entendent pas les hurlements des blessés et des mourants.

Les officiers qui faisaient office de médecins et d'infirmiers se promenaient au milieu des blessés, tantôt avec des scies, tantôt avec des pinces à la main.

- J'ai mal, Pierre, soufflait Charles sans bouger autre chose que les paupières.
- Ce n'est rien. Tu n'es pas trop amoché. Ça va passer.
- T'es médecin maintenant ?
- Au moins autant que les bouchers en blouse blanche qui s'occupent de nous.
- Pourquoi t'es là toi ?
- Une égratignure à la jambe. Le temps qu'ils me mettent un bandage et je pourrai aller boire ma part de vin.
- Et moi, qu'est-ce que j'ai ?
- Je crois que c'est ton ventre. Le capitaine m'a dit qu'il viendrait s'occuper de toi plus tard parce que ce n'est pas grave. Tu devrais dormir en attendant.
- D'accord.

Charles ferma les yeux et Pierre attendit quelques secondes avant de tourner son regard vers le ventre de son ami. Celui-ci était complètement ouvert, il pouvait voir les boyaux de son compagnon de toujours et ceux-ci commençaient à prendre une vilaine couleur. Pierre savait que Charles ne se réveillerait jamais de sa sieste. L'officier lui avait dit qu'il s'occupait uniquement de ceux qu'il espérait pouvoir sauver, et Charles n'en faisait pas partie.

Les yeux de Pierre continuèrent leur chemin vers sa propre jambe, ou, tout du moins vers l'endroit où elle se serait trouvée si on ne la lui avait pas amputée.

Pour le consoler de cette jambe perdue l'officier n'avait rien trouvé de mieux à lui dire que ça lui permettait de rentrer chez lui. Il lui restait à apprendre à travailler à la ferme avec une jambe de bois.

La seule question que se posait Pierre à ce moment là était : Est-ce que la belle Anne va accepter d'épouser un infirme ?

Puis revenant vers le corps de son ami il se rendit compte que celui-ci ne dormait plus. Il ne respirait plus non plus. Pierre se signa plusieurs fois et pleura quelques larmes douloureuses.

Il voulut respecter une sorte de tradition qu'il avait vu pratiquée dans sa famille quand il était enfant. Cela consistait à poser sur le front du défunt la petite croix ou médaille de baptême qu'il portait autour du coup. Sa grand-mère lui avait dit que cela garantissait à son âme d'aller au paradis.

Il savait que Charles n'était pas toujours d'accords avec toutes ces traditions religieuses mais Pierre avait la certitude qu'il devait le faire.

Il fouilla le torse de son ami, sous la chemise, et réussit à dégager une chaîne en or. Sur la chaîne il y'avaient deux médaillons. Les deux hommes se connaissaient depuis toujours et Pierre n'avait jamais remarqué que son ami portait deux médaillons. Il observa les deux petits morceaux d'or ciselés. Ils lui étaient tout deux familiers.

Il plaça l'un sur le front de son ami et empocha le second.

Puis il s'écroula par terre, comme pour attendre que la mort vienne chercher le corps de son ami.

Pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient c'était Charles qui s'était interposé entre le sabre de l'officier Russe et le corps de Pierre. Le coup qui avait fini par lui être fatal ne lui était pas destiné. Pierre se souvint des mille fois où il s'était lui-même interposé pour aider son ami, lui le petit et faible cadet d'une famille on l'on appréciait que les durs à cuire. Ce petit homme que la plupart des femmes du village dépassaient de presque une tête était mort comme un vrai guerrier.

Un homme bien, malgré tout.

Je suis rentré dans mon village quelques semaines plus tard. J'ai rendu sa médaille à Anne. Je ne lui ai pas demandé d'explication ; ses larmes m'ont suffit. J'ai enfin compris pourquoi Pierre m'avait accompagné. Se sentant coupable de m'avoir volé la femme de ma vie il avait voulu me suivre dans mon aventure qui devenait pour lui une pénitence. Je crois que beaucoup de gens du village, et même le curé, m'en ont

voulu d'avoir amené Charles à la mort. Mais toutes leurs rancoeurs réunies ne sont rien à côté de celle que je me voue à moi-même de n'avoir pas compris plus tôt et de n'être pas mort à sa place.

FIN